

Introduction

La temporalité de l'après-coup

En 1989 Jean Laplanche consacre l'un de ses cours sur la théorie psychanalytique à la notion de *Nachträglichkeit*, terme forgé par Freud à partir de l'adverbe *nachträglich* et traduit en français par « après-coup ». Jean Laplanche tente alors de préciser les implications temporelles de cette traduction qui, selon lui, « n'est pas si faiblarde » :

[...] on peut dire un échafaudage s'est effondré « après coup ». Vous voyez bien que nous avons dit bien autre chose que « l'échafaudage s'est effondré ensuite ». De même : « il a remanié son livre après coup » est bien autre chose que « il a remanié son livre ensuite »¹.

Voit-on si « bien » et d'emblée cette différence entre *après coup* et *ensuite* que Jean Laplanche tente de mettre en relief à travers ces exemples ? « Après coup », « ensuite », « après » ont en effet des significations très proches. Ils indiquent la succession dans le temps, un rapport d'antériorité et de postériorité. Pourtant, il y a bien une différence entre ces termes qui repose en premier lieu sur la présence du mot « coup » dans celui qui nous intéresse. *Après coup*, c'est « postérieurement à quelque chose² », « une fois la chose faite, l'événement s'étant déjà produit³ ». Le coup, pris ici au sens figuré, signale un « événement », ou du moins un « quelque chose », qui a déjà eu lieu et dont on affirme implicitement l'effectuation, et en même temps, son aspect accompli. Simultanément, un lien s'établit entre ce coup déjà accompli et ce qui a lieu après. On pourrait ainsi rapprocher l'après-coup

¹ LAPLANCHE Jean, *Problématique VI. L'Après-coup*, Paris, PUF, 2006, p. 27-28.

² Voir « Coup », *Trésor de la langue française informatisé*.

³ Voir « Coup », *Dictionnaire Larousse*.

du « *parfait*, temps de l'évocation, du lien affectif entre ce qui a eu lieu et ce que je suis en me remémorant [...] »⁴. *Après coup*, notons-le, c'est toujours aussi possiblement « trop tard ».

Cependant, il me semble que ce n'est pas exactement là-dessus qu'insiste Jean Laplanche au moment d'évaluer la pertinence de la traduction des termes allemands *nachträglich* et *Nachträglichkeit* par « après(-)coup ». Un troisième exemple qu'il mobilise nous l'indique explicitement : « J'ai compris "après coup" ce qui s'était passé : cet événement prend "après coup" une tout autre signification⁵. » Il s'agit ici d'autre chose que de l'expression de la seule postériorité : après coup implique un retour sur ce qui précède, d'où sa proximité sémantique avec un autre adverbe : « rétrospectivement ». C'est sur ce point qu'insiste Jean Laplanche lorsqu'il écrit : « "après coup" en français, comme *nachträglich* en allemand, va indissociablement dans les deux sens de la flèche du temps⁶ ». À rebours de la succession chronologique, se déploie ainsi un mouvement inverse qui, partant du présent, se dirige vers le passé et en modifie quelque chose. Ce qui vient secondairement, ce qui vient s'ajouter ensuite, a un effet sur ce qui a été accompli précédemment. C'est ce que souligne de son côté André Green dans *Le Temps éclaté* :

L'analyse du terme allemand *Nachträglich* comporte deux idées. C'est d'une part, celle d'ultérieur et, d'autre part, celle de supplément. Autrement dit, entre deux événements psychiques I et II, le deuxième est reconnu dans son lien avec le précédent, auquel il donne maintenant un sens plus épanoui que sa trace mnésique première, isolée, ne laissait pas deviner. Il donne donc à I, rétrospectivement, un sens qui n'existait qu'à l'état de virtualité mais que rien ne prédestinait à l'avance à prendre cette direction, parmi d'autres possibles dans le cadre d'une polysémie. La progression du sens comporte un retour en arrière qui accroît rétroactivement le contenu qu'il avait initialement et un choix « fixant » l'une parmi diverses possibilités⁷.

⁴ BARTHES Roland, *La Préparation du roman. Cours au Collège de France 1978-1979 et 1979-1980*, Paris, Seuil, 2015, p. 168.

⁵ LAPLANCHE Jean, *Problématique VI, op. cit.*, p. 28.

⁶ *Ibid.*, p. 27.

⁷ GREEN André, *Le Temps éclaté*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2000, p. 50-51.

La mise en relation, éventuellement inédite, entre deux points séparés du temps, entre deux événements, opère donc à travers un double mouvement. L'expression de cette temporalité et de cette causalité constitue la particularité sémantique de l'adverbe après coup et de sa forme substantivée, l'après-coup, qui vient dès lors indiquer un phénomène, un processus, une dynamique. C'est en ayant en tête le sens du mot après-coup en français, « supplémenté », pourrait-on dire, de celui de l'allemand *nachträglich* qu'est né le projet de cet ouvrage.

Généalogies psychanalytique, philosophique et littéraire de l'après-coup

La *Nachträglichkeit* n'est pas à proprement parler un concept chez Freud et n'est pas utilisée de manière systématique. Ce sont les relectures ultérieures de son œuvre, par Jacques Lacan d'abord, puis par d'autres psychanalystes dont Jean Laplanche, qui ont précisé et clarifié les contours de cette notion qui a directement à voir avec la temporalité et la causalité du psychisme dans leur irréductibilité à une conception linéaire et continue du temps comme de la causalité. Sans posséder le statut de concept, elle apparaît pourtant très tôt chez Freud, dès 1894, et se trouve liée à ses recherches sur les rapports entre hystérie et trauma. À ce moment-là l'enjeu semble être non seulement de dégager une étiologie de l'hystérie mais aussi de s'écarter du modèle physique du trauma, et donc de ce qui constitue à ses yeux une « vieille et naïve théorie du choc⁸ ». C'est dans ce contexte que naît sa théorie du trauma en deux temps.

Le premier texte le plus explicite à ce sujet est le cas Emma, qui ne fait pas partie des *Études sur l'hystérie* que Freud publie avec Joseph Breuer en 1895, mais que l'on retrouve dans *Esquisse pour une psychologie scientifique*, projet resté inachevé. L'histoire d'Emma est la suivante. La jeune femme n'arrive plus à se rendre seule dans les magasins. Au début de la cure, elle rattache cette impossibilité à une expérience de son adolescence : entrée seule dans une boutique, elle aurait eu l'impression que deux commis se moquaient de

⁸ FREUD Sigmund, *Au-delà du principe de plaisir* [1920], trad. LAPLANCHE Jean et PONTALIS J.-B., Paris, Payot et Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2010, p. 85.

ses vêtements puis se serait enfuie tout en éprouvant de l'attirance pour l'un d'entre eux. La remémoration de cette première scène semble insuffisante pour expliquer et apaiser les symptômes dont elle souffre. C'est un deuxième souvenir qui va mettre Freud sur la piste de l'après-coup. En effet, au cours de la cure, finit par revenir un autre souvenir, plus ancien, qui a trait à l'enfance – avant la puberté donc – où Emma, fillette, subit les attouchements d'un épicier à travers sa robe. Ce « deuxième » événement n'occasionne aucune réaction particulière. Entre les deux scènes, la puberté a fait son apparition. Ainsi, pour Freud, le souvenir de la première scène ne devient traumatique qu'à la faveur de la seconde, avec les commis, qui confère à l'événement de l'enfance la signification sexuelle qu'il n'avait pas eue sur le coup : « Nous trouvons là l'exemple d'un souvenir suscitant un affect que l'incident lui-même n'avait pas suscité. Entre-temps les changements provoqués par la puberté ont rendu possible une compréhension nouvelle des faits remémorés. » Le souvenir refoulé de la première expérience ne s'est « transformé *qu'après coup* (*nachträglich*) en traumatisme⁹ ».

La temporalité qui se dégage est faite de temps de latence mais aussi de rétroactions puisque c'est le deuxième événement sur la ligne du temps qui confère au premier sa dimension traumatique. La deuxième scène dans l'ordre chronologique donne rétrospectivement un sens à la première qui n'existait qu'à l'état de virtualité, comme si, investie d'une certaine potentialité significative restée en suspens jusqu'au deuxième événement, elle avait imprégné de manière opaque le psychisme.

Cette appréhension du trauma psychique fait une large place à l'action du refoulement mais aussi à l'idée d'un remaniement des traces mnésiques, tous deux essentiels dans la théorie freudienne. Elle sous-tend également qu'un événement n'est pas en lui-même traumatique, prenant place dans une chaîne causale déterministe où ses effets, pour être éventuellement différés, n'en resteraient pas moins liés à une vision linéaire du temps et une conception traditionnelle de la causalité. Avec l'après-coup il faut pouvoir penser qu'un seul événement ne constitue pas une origine pleine. L'après-coup engage ainsi un déplacement d'importance : à l'objectivation totale

⁹ Pour les deux citations, FREUD Sigmund, *Esquisse d'une psychologie scientifique, Naissance de la psychanalyse*, trad. BONAPARTE Marie et al., Paris, PUF, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 2009, p. 366.

de l'événement premier se substitue la prise en compte de tout ce qui intervient ultérieurement, ces moments de « restructurations¹⁰ » qui modifient son sens, sa place et son importance et qui sont ce à partir de quoi la psychanalyse travaille. En ce sens, la dynamique de l'après-coup ne concerne pas seulement le trauma mais bien le fonctionnement général de l'appareil psychique.

La théorie du trauma en deux temps, pour plusieurs raisons que j'expose dans le chapitre 4 de cet ouvrage, n'est pas celle qui fait autorité aujourd'hui. Au cours du xx^e siècle se sont imposés d'autres modèles qui mettent l'accent sur la dimension intrinsèquement traumatique de l'événement, liée notamment à son caractère violent. C'est le cas de la théorie des névroses traumatiques qui s'est développée tout au long du xx^e siècle, et à laquelle Freud lui-même apporta sa pierre avec *Au-delà du principe de plaisir*. Ça l'est également de la catégorie des troubles de stress post-traumatique, qui ont fait leur entrée en 1980 dans la troisième version du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (le DSM¹¹). Lors de ce troisième remaniement, cet ouvrage de référence, élaboré par l'Association américaine de psychiatrie et mondialement utilisé dans le champ de la santé mentale rompt radicalement avec les concepts et les classifications issues de la psychanalyse. Le DSM pose les bases d'une nouvelle aire du trauma où ce dernier constitue « un événement hors du commun venu ébranler les capacités normales de résistance du psychisme¹² ».

La diffusion et la reconnaissance de l'idée de trauma dans la société, devenue, comme le soulignent Didier Fassin et Richard Rechtman, le « nouveau langage de l'événement¹³ », est indissociable du développement d'une définition principalement événementielle du trauma. Ainsi, depuis la fin du xx^e siècle le modèle de trauma dominant qui s'est constitué, doit

¹⁰ Voir LACAN Jacques, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 256.

¹¹ D'après le titre de ce manuel en anglais : *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*.

¹² FASSIN Didier et RECHTMAN Richard, *L'Empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime* [2007], Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2011, p. 134.

¹³ *Ibid.*, p. 18.

davantage à la psychiatrie et aux neurosciences qu'à la psychanalyse qui, par ailleurs, souffre d'une incontestable perte de légitimité dans la société.

Les *trauma studies* qui naissent dans les années 1990 aux États-Unis sont à la fois le signe et les témoins de ce changement de paradigme. Les textes fondateurs de ce champ d'étude transdisciplinaire forment un espace traversé de vents contraires. Si la psychanalyse reste une référence centrale et semble conserver un poids symbolique évident, notamment lorsqu'il s'agit de penser ensemble trauma et littérature, la compréhension du trauma qui se dessine dans leurs pages est indéniablement marquée par l'influence d'une autre autorité : celle que forment les approches de la psychiatrie et des neurosciences. Les travaux les plus représentatifs de cette ambivalence qui restera impensée jusqu'à la génération suivante de théoriciens, sont ceux de Cathy Caruth, que l'on songe à *Trauma : Explorations in Memory* (1995) ou à *Unclaimed Experience : Trauma, Narrative and History* (1996). Je chercherai à mettre en relief la place que ce champ d'étude en pleine expansion réserve à l'après-coup et de quoi sa compréhension ou sa mécompréhension de cette notion sont le signe.

Une deuxième ligne dans la généalogie de l'après-coup nous amène du côté de la philosophie. Quelques années avant que Freud ne fasse une place à l'après-coup dans ses écrits sur l'hystérie, Nietzsche, dans *La Généalogie de la morale* (1887), semble en convoquer la temporalité. C'est ce dont témoigne la préface où le philosophe offre le petit récit d'une expérience qui, sous sa plume, prend l'allure d'une condition : être dans l'après-coup. Or, cette dernière a pour effet de nous rendre étrangers à nous-mêmes.

[...] *notre* cœur se trouve là où sont les ruches de notre connaissance. Nous sommes toujours en route vers elles, nous qui sommes nés ailés et collecteurs de miel de l'esprit, nous n'avons vraiment qu'une seule et unique chose à cœur – rapporter quelque chose « chez nous ». Quant à la vie, pour le reste, aux soi-disant « expériences vécues », qui d'entre nous a seulement assez de sérieux pour cela ? Ou assez de temps ? Pour ce qui est de ces sujets, nous n'avons, je le crains, jamais été vraiment « captivés par le sujet » : notre cœur n'y est justement pas – et même pas notre oreille ! Tout au contraire, tel un être en proie à une distraction divine et immergé en lui-même, à l'oreille de qui la cloche vient de sonner ses douze coups de midi à toute volée, qui se réveille en sursaut et se demande : « Qu'est-ce qui vient

de sonner au juste ? », nous aussi il nous arrive de nous frotter les oreilles *après coup* et de nous demander, totalement stupéfaits, totalement déconcertés : « Qu'avons-nous vécu là au juste ? », plus encore « Qui sommes-nous au juste ? », et nous recomptons, après coup, comme on l'a dit, l'ensemble de ces douze coups de cloches vibrants de notre expérience vécue, de notre vie, de notre *être* – hélas ! et nous comptons de travers... Nous demeurons justement étrangers à nous-mêmes, de toute nécessité, nous ne nous comprenons pas, il *faut* que nous nous méprenions sur *notre* compte, le principe : « Chacun est pour lui-même le plus lointain » s'applique à nous à tout jamais, – à notre égard, nous ne sommes pas des « hommes de connaissance »¹⁴.

Ces mots, qui constituent les premiers de son ouvrage, ne conceptualisent pas exactement l'après-coup. En revanche, la répétition de l'expression et l'usage de l'italique sont le signe de son importance. Sa temporalité semble entrer en jeu dans la récusation d'une connaissance immédiate, non-interprétative, basée sur l'introspection. Précisons brièvement ses rapports avec l'élaboration d'une généalogie de la morale.

Chez Nietzsche, le geste généalogique engage simultanément la recherche d'un « point de surgissement¹⁵ » et l'impossibilité de s'en tenir à un seul événement qui ferait origine. C'est l'idée même d'origine, dans laquelle se tiendraient l'essence et la vérité des choses, que la généalogie appelle à défaire. L'écriture très imagée de Michel Foucault évoque les « myriades d'événements perdus¹⁶ » que le « vrai sens historique reconnaît » ou encore « les événements de l'histoire, ses secousses, ses surprises, les chancelantes

¹⁴ NIETZSCHE Friedrich, *La Généalogie de la morale. Écrit de combat* [1887], trad. WOTLING Patrick, Paris, Le Livre de poche, coll. « Classiques de la philosophie », 2000, p. 45-46. On notera que le terme « après coup » traduit ici l'adverbe « *hinterdrein* ». Pour un commentaire de ce passage de *La Généalogie de la morale*, je renvoie à la thèse de BOURSE Anne, *Archiver, machiner, hériter. La mémoire et ses techniques dans la littérature occidentale des XX^e et XXI^e siècles*, Thèse pour le doctorat de littérature comparée, Saint-Denis, Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis, 2009, p. 108.

¹⁵ Traduction possible du terme *Entstehung* qui, selon Michel Foucault, tout en ayant un sens proche, traduit mieux que *Ursprung* (origine) l'objet de la généalogie. Voir FOUCAULT Michel, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », *Dits et écrits I*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001, p. 1011.

¹⁶ *Ibid.*, p. 1017.

victoires, les défaites mal digérées » dont se sert la généalogie pour « conjurer la chimère de l'origine¹⁷ ». Au bruyant événement originaire, se substituent des « commencements innombrables¹⁸ ».

Dans son texte intitulé « Nietzsche, Freud, Marx », Michel Foucault examine la manière dont ces trois penseurs ont reconfiguré au XIX^e siècle le rapport à l'interprétation et notamment comme ils en ont fait « une tâche infinie ». Et cet inachèvement est lié en premier lieu à la mise en question de l'origine que l'on retrouve chez Nietzsche à partir de sa distinction entre origine et commencement, mais que l'on trouve aussi chez Freud avec le « caractère toujours inachevé de la démarche régressive et analytique¹⁹ ». Il précise : « Freud n'interprète pas des signes, mais des interprétations. En effet, sous les symptômes qu'est-ce que Freud découvre ? Il ne découvre pas, comme on dit, des "traumatismes", avec leur charge d'angoisse, c'est-à-dire un noyau qui est déjà lui-même dans son être propre une interprétation²⁰ ». Et au sujet de Nietzsche : « C'est de la même façon que Nietzsche s'empare des interprétations qui se sont déjà emparées les unes des autres. Il n'y a pas pour Nietzsche de signifié originel²¹. ».

Cette reconfiguration de l'herméneutique au XIX^e siècle s'installe dans une temporalité qui peut être associée à celle de l'après-coup et que décrivait la petite fable proposée par Nietzsche dans la préface de *La Généalogie de la morale*. Or cette temporalité particulière de l'interprétation qui n'a affaire qu'à l'après-coup et s'envisage elle-même comme après-coup, n'a cessé tout au long du siècle suivant d'être accentuée et de prendre de nouveaux visages. La critique de l'origine pleine menée par Jacques Derrida à travers son concept de *différance* le montre. Ainsi la déconstruction s'inscrit-elle aussi comme une pensée de l'après-coup : les notions de supplément et de retardement sont, en effet, indissociables de la *Nachträglichkeit* freudienne à laquelle le philosophe fait explicitement référence dans *L'Écriture et la différence*.

¹⁷ *Ibid.*, p. 1008.

¹⁸ *Ibid.*, p. 1009.

¹⁹ FOUCAULT Michel, « Nietzsche, Freud, Marx », *Dits et écrits I, op. cit.*, p. 597.

²⁰ *Ibid.*, p. 599.

²¹ *Ibid.*, p. 600.

Dans un dialogue étroit avec cet héritage tant philosophique que psychanalytique, plusieurs penseurs de la seconde moitié du xx^e siècle se sont donc approprié la *Nachträglichkeit* : Jacques Derrida que je viens de mentionner, mais également Jean-François Lyotard, et plus récemment Judith Butler dans *Giving an Account of Oneself*²² pour penser la nature des rapports du sujet à lui-même. Enfin, il me faut également mentionner Georges Didi-Huberman qui élabore le concept de survivance (*Nachleben*) en se référant à la pensée freudienne de l'après-coup.

Ce très bref survol présente un caractère évidemment incomplet. Il vise seulement à mettre en relief deux choses : d'une part, l'après-coup se présente comme une notion critique très riche qui ne trouble pas seulement la temporalité et la causalité traditionnelles, mais problématise également le concept classique de sujet – nous avons commencé à le percevoir précédemment – ainsi que celui d'origine ; d'autre part, l'après-coup constitue un modèle temporel incontournable du xx^e siècle qui ne se limite pas à la temporalité du psychisme selon la psychanalyse.

Ceci me permet d'emblée une précision d'importance quant à la place de la théorie psychanalytique dans mon approche de la littérature. Il ne s'agira pas ici d'appliquer des concepts issus de la psychanalyse à des textes littéraires ou aux figures humaines qui les peuplent. L'enjeu de cet ouvrage est d'observer comment certains récits contemporains mobilisent la temporalité particulière de l'après-coup, telle qu'elle innerve transversalement la pensée du temps au xx^e siècle, et le font selon les moyens littéraires qui sont les leurs.

Du côté de la littérature, il me faut mentionner en premier lieu le livre de Maurice Blanchot, *Après coup*, publié en 1983. Précédé, comme l'indique la couverture, du *Ressassement éternel*, le texte intitulé *Après coup* semble s'offrir comme une postface à deux récits antérieurs, « Le dernier mot » (1935) et « L'idylle » (1936), rassemblés sous le titre *Le Ressassement éternel*. Ce montage décline le motif de l'après-coup suivant trois modalités.

²² Pour la traduction française : BUTLER Judith, *Le Récit de soi*, trad. AMBROISE Bruno et AUCOUTURIER Valérie, Paris, PUF, coll. « Pratiques théoriques », 2007. Au sujet de la *Nachträglichkeit*, voir en particulier la section « Psychanalyse ».

Il s'agit avec ce texte de publier et, simultanément, de revenir sur ce qui a été écrit longtemps auparavant, avec ce constat : « il ne m'est pas possible de savoir qui les a écrits, comment ils se sont écrits et à quelle exigence inconnue ils ont dû répondre²³ ». L'étrangeté à soi-même, engendrée par l'après-coup, entre ici en résonance avec les réflexions de Maurice Blanchot sur l'écriture :

Avant l'œuvre, œuvre d'art, œuvre d'écriture, œuvre de parole, il n'y a pas d'artiste ni de sujet parlant, puisque c'est la production qui produit le producteur [...]. Mais si l'œuvre écrite produit et prouve l'écrivain, une fois faite elle ne témoigne que de la dissolution de celui-ci, de sa disparition, de sa défection et, pour s'exprimer plus brutalement, de sa mort [...]²⁴.

Ce mouvement paradoxal, point essentiel de la pensée de Maurice Blanchot, nous fait à nouveau rencontrer la temporalité de l'après-coup : l'écrivain ne précède pas l'œuvre, et dans l'après-coup de son achèvement, il en est expulsé et s'abolit.

Le titre *Le Ressassement éternel* le laisse présager d'emblée : il s'agit aussi d'une réflexion sur la fin et sur l'inachèvement, sur le dernier mot, son impossibilité ou son refus. En témoignent également les propos de Maurice Blanchot sur deux autres de ses textes : « Le dernier mot » et *Thomas l'obscur*.

À un autre niveau cette problématique de l'inachèvement est déployée par la postface et le commentaire que constitue *Après coup*. Revenir, une cinquantaine d'années après, sur des textes antérieurs forme un ajout, lié ici à une forme de circularité, mais aussi une relecture dont l'interprétation est tributaire des textes écrits ultérieurement.

Impossible, en effet, de ne pas prendre en compte ce qui s'est passé « entre-temps ». Le regard rétrospectif se dédouble, se dotant et se délestant simultanément de la connaissance de ce qui sera arrivé après l'écriture du « Dernier mot » et de « L'idylle » mais qui, pour celui qui écrit, relève d'un passé dont il est impossible de faire abstraction.

²³ BLANCHOT Maurice, *Après coup*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1983, p. 91-92.

²⁴ *Ibid.*, p. 85-86.

Prophétique aussi, mais pour moi (aujourd'hui) d'une manière plus inexplicable, puisque je ne puis l'interpréter que par des événements qui sont survenus et n'auront été connus que bien plus tard, de sorte que cette connaissance ultérieure n'éclaire pas, mais retire la compréhension du récit qui semble avoir été nommé – est-ce par antiphrase ? – « L'idylle » [...]»²⁵.

« L'idylle » est un « récit d'avant Auschwitz » dans la mesure où, pour Maurice Blanchot s'appuyant ici sur la position de Theodor W. Adorno, « à quelque date qu'il puisse être écrit, tout récit sera désormais d'avant Auschwitz²⁶ ».

Les modalités de l'après-coup que je viens de dégager ainsi que leur formulation apparaissent indéfectiblement liées à l'approche blanchotienne du récit et de la littérature. En cela elles sont indissociables d'une époque et d'une idiosyncrasie particulières vis-à-vis desquelles la littérature contemporaine aurait marqué sa différence. Cependant, nous verrons que certains des auteurs contemporains sur lesquels je vais me pencher, Philippe Forest notamment, ne désavouent pas ces propositions, mais surtout que la problématique de l'inachèvement, bien que reconfigurée et répondant à d'autres enjeux, reste une donnée essentielle de la dynamique narrative de l'après-coup.

Plus récemment, Dominique Rabaté a consacré en 1997 et 2008 deux articles aux liens possibles entre *Nachträglichkeit* et littérature. Il y articule explicitement l'émergence d'une nouvelle modalité d'expérience de l'événement, qui s'inscrit du côté du choc et du traumatisme, à l'exploration de nouvelles configurations temporelles et formes narratives par le roman moderne. Dans le premier, « Figures de l'après-coup (le temps de l'événement dans le roman moderne) », c'est l'importance qu'a pu prendre l'écriture de l'expérience vécue (*l'Erlebnis*²⁷ pensée par Walter Benjamin)

²⁵ *Ibid.*, p. 94.

²⁶ *Ibid.*, p. 99.

²⁷ Contrairement au français, l'allemand possède deux mots pour dire l'expérience : *Erlebnis* et *Erfahrung*. Faire une expérience qui permet ou vise un apprentissage, acquérir de l'expérience relèvent de l'*Erfahrung*. Chez Walter Benjamin, c'est l'expérience immémoriale transmise par les récits. En revanche l'*Erlebnis* renvoie au vécu intime d'une expérience ou d'un événement. Elle implique non seulement un événement mais des résonances

qui est mise en avant. Citant en ouverture des propos de Bernard Pingaud sur l'écriture – « En un sens il s'agit bien d'une absence que tout mon travail sera de combler. Je ne saurai donc qu'après coup ce que je voulais dire²⁸ » – Dominique Rabaté tente de rapprocher ce mouvement singulier de l'écriture de celui du récit qui, s'enroulant autour d'un événement évidé, se délinéarise et s'éloigne du modèle temporel qui dominait le roman classique. Les œuvres de William Faulkner et de Claude Simon, citées en conclusion de l'article, seront à nouveau abordées dans « Événements et traumatisme : modalités de l'après-coup dans le roman du xx^e siècle ». Dans cet article la référence à la *Nachträglichkeit* freudienne est explicite et détaillée. Le vide que forme l'événement refoulé et voué à n'être saisi que dans son retour, devient pour le récit un « moteur²⁹ » et à la fois un frein puisqu'il « défie la totalisation du vécu ou de l'histoire³⁰ ». C'est dans cette perspective qu'est abordée la forme du monologue remémoratif dans *Le Bruit et la fureur* (1929) et *La Route des Flandres* (1960), mais aussi l'événement de l'événement dans *Le Ravissement de Lol V. Stein* (1964). Dans ce dernier texte, c'est davantage l'effondrement de la parole de celle qui fait l'expérience de l'événement – ce dont rendent compte les métaphores du « mot-trou » et du « mot-absence³¹ » – et la nécessité de recourir à un narrateur externe pour raconter – ou plutôt inventer – la scène du bal, qui font signe vers la structure particulière de l'événementialité traumatique.

Dans ces deux articles, il s'agit de rendre compte de la manière dont le roman moderne se fait la chambre d'échos d'un type d'expérience et de sa conceptualisation rattachés au xx^e siècle. La circularité, la répétition, l'ajournement, l'incomplétude deviennent des motifs propres à l'après-

subjectives, voire psychologiques, chez l'individu qui y est confronté. Chez Walter Benjamin elle relève de l'expérience singulière non communicable.

²⁸ PINGAUD Bernard cité par Dominique Rabaté, « Figures de l'après-coup (le temps de l'événement dans le roman moderne) », *Les Figures du temps*, COULOUBARITSIS Lambros et WUNENBURGER Jean-Jacques (dir.), Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1997, p. 221.

²⁹ RABATÉ Dominique, « Événement et traumatisme : modalités de l'après coup dans le roman du xx^e siècle », *Le Sens de l'événement dans la littérature française des XIX^e et XX^e siècles*, GLAUDE Pierre et METER Helmut (dir.), Bern, Peter Lang, 2008, p. 172.

³⁰ *Ibid.*

³¹ DURAS Marguerite, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, Paris, Gallimard, 1964, p. 48.

coup en littérature. Les événements ont déjà eu lieu, mais quelque chose d'eux revient en une seconde première fois, et entraîne le récit sur les voies de la répétition ou de la reprise, nouant son rythme à celui des reflux discontinus de la mémoire, l'entraînant vers un événement qui ne cesse de se dérober à lui et d'en relancer le mouvement.

Dominique Rabaté prend soin de distinguer ces poétiques du modèle proustien. Le « vide à l'intérieur de l'événement³² » dont elles s'emparent, l'accent mis sur le définitivement perdu plutôt que sur le « retrouvé », les en séparent indéniablement. Il me semble qu'il est pourtant possible de remonter jusqu'à *La Recherche du temps perdu* pour trouver un exemple de ce que nous pourrions appeler une expérience de l'après-coup dont la particularité serait de mettre en relief la disjonction entre l'événement et sa compréhension différée par le sujet. Je fais référence ici à un passage de *Sodome et Gomorrhe*, souvent surnommé « les intermittences du cœur ». Revenant pour la première fois à Balbec après la mort de sa grand-mère, le narrateur fait l'expérience d'une réminiscence un peu particulière. Au moment de se déchausser une fois dans sa chambre, et pris d'une vive émotion, le narrateur retrouve par le souvenir sa grand-mère. Plus précisément, il en retrouve la « réalité vivante³³ », c'est-à-dire sa grand-mère telle qu'elle était avant sa mort, mais aussi cette réalité telle que seule la pensée peut la recréer. Ce qui retient surtout mon attention dans ce passage, c'est qu'à travers cette réminiscence le narrateur « apprend » après coup la mort de la vieille femme :

et ainsi, dans un désir fou de me précipiter dans ses bras, ce n'était qu'à l'instant – plus d'une année après son enterrement, à cause de cet anachronisme qui empêche si souvent le calendrier des faits de coïncider avec celui des sentiments – que je venais d'apprendre qu'elle était morte³⁴.

Le terme « intermittence » nous mettait déjà sur la piste d'une temporalité discontinue. Mais ici s'ajoute une autre donnée, ce désajustement

³² RABATÉ Dominique, « Événement et traumatisme : modalités de l'après coup dans le roman du xx^e siècle », *op. cit.*, p. 172.

³³ PROUST Marcel, *Sodome et Gomorrhe*, dans *À La recherche du temps perdu*, Paris, Robert Lafont, 1987, p. 618.

³⁴ *Ibid.*

évoqué par Proust entre le « calendrier des faits » et la temporalité particulière de l'expérience vécue – « des sentiments », écrit Proust – qui lui reste irréductible. Ça n'est qu'en différé et parce que quelque chose revient que le narrateur fait l'expérience de la perte. C'est en ce sens que Giorgio Agamben peut écrire à propos de ce passage :

C'est dans l'œuvre de Proust qu'a été soulevée l'objection la plus péremptoire contre le concept moderne d'expérience. Car *La Recherche* n'a pas pour objet une expérience vécue, mais quelque chose au contraire qui n'a été ni vécu ni expérimenté ; et son affleurement soudain dans les « intermittences du cœur » ne constitue pas davantage une expérience, dès lors que cet affleurement dépend précisément de la vacillation des conditions kantienne de l'expérience : le temps et l'espace. Et avec les conditions de l'expérience, c'est aussi le sujet qui se trouve révoqué en doute³⁵.

L'interprétation que propose ici Giorgio Agamben, mettant en relief la dimension « ni vécue ni expérimentée » de l'événement de la mort et de la perte, nous ramène sur le terrain du traumatisme exploré par Dominique Rabaté dans l'œuvre de Marguerite Duras et Claude Simon.

Qu'en est-il des relations de la littérature contemporaine avec l'idée d'après-coup ? S'attachant à repérer les tendances qui permettent de circonscrire la singularité de la littérature qui s'écrit depuis les années 1980, la critique a mis en relief le vif intérêt que porte cette dernière au passé : le passé historique récent, d'une part, et, plus largement les événements à résonance collective ; le passé vécu, d'autre part, qui occupe les écritures à caractère autobiographique, très fortement représentées dans le champ littéraire contemporain³⁶. Mais au constat d'une « omniprésence du passé »

³⁵ AGAMBEN Giorgio, *Enfance et histoire*, trad. Hersant Yves, Paris, Payot et Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2002, p. 73.

³⁶ La composition des ouvrages généraux et panoramiques sur la littérature contemporaine illustre bien cette double tendance. Dans *Le Roman français au tournant du XXI^e siècle* (2004), la première section est consacrée aux « autofictions » et la seconde à l'« Histoire ». Dans *La Littérature française au présent* (2008), la première section « Renouveau des questions » est consacrée aux « Écritures de soi » tandis que la deuxième s'intitule « Écrire l'histoire ». Ces entrées sont également représentées dans l'ouvrage collectif *Narrations d'un nouveau siècle* (2013) sous les titres de section : « Au regard du temps : séquelles du passé et jeux de mémoire » et « Au miroir de soi : l'intime en question ».

dans les récits contemporains s'en ajoute un autre : celui du prisme, souvent indépassable, que constituent le présent et la mémoire pour appréhender le passé, c'est-à-dire ce qui en reste et ce qui en revient³⁷.

Spectralité, hantise, trace, transmission : la centralité de certaines notions dans le discours sur la littérature contemporaine témoigne de cette articulation particulière des temps. De même qu'en rendent compte certaines sous-catégories « génériques » forgées par la critique, que l'on songe au « récit de filiation³⁸ » ou au « roman historien³⁹ ».

À un premier niveau, cette modalité de saisie du passé, à laquelle un nombre assez élevé de récits contemporains, forts d'un regain de transitivité, donnent leur préférence, possède déjà des affinités avec l'après-coup. Le présent qui se dessine dans leurs pages ne cesse d'ausculter ses liens avec ce qui précède, de repérer ses persistances comme ses rémanences. Quant à la remémoration des événements, leur mise en récit ou encore l'enquête dont ils sont l'objet, ce sont autant de gestes formant ce coup supplémentaire qui tente de restituer ou d'élucider un passé dont le sens et la place posent question. De ce point de vue, le régime d'historicité⁴⁰ auquel appartient la littérature contemporaine semble être un terrain particulièrement favorable pour l'après-coup – ce dernier pouvant être alors lu comme l'un de ses « symptôme[s] littéraire[s]⁴¹ ». Car si l'après-coup se présente comme

³⁷ Voir RUBINO Gianfranco et VIART Dominique (dir.), *Écrire le présent*, Paris, Armand Colin, 2013.

³⁸ VIART Dominique, « Le silence des pères au principe du "récit de filiation" », *Études françaises*, vol. 45, n° 3, 2009. Voir également DEMANZE Laurent, *Encres orphelines. Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*, Paris, Éditions José Corti, coll. « Les essais », 2008.

³⁹ BOUJU Emmanuel, « La conscription fictionnelle des témoins, ou l'istoricisation du roman contemporain », *Le Roman français contemporain face à l'Histoire*, RUBINO Gianfranco et VIART Dominique (dir.), Macerata, Quodlibet, 2014.

⁴⁰ Je fais ici référence à la notion élaborée par François Hartog pour désigner des manières d'articuler passé, présent et futur et de leur donner un sens – manières qui varient d'une époque à l'autre, voire s'entremêlent. Voir HARTOG François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2003.

⁴¹ ROCHE Anne, « Lignes occupées » *Narrations d'un nouveau siècle : romans et récits français. 2001-2010*, BLANCKEMAN Bruno et HAVERCROFT Barbara (dir.), Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013.

une certaine configuration de l'expérience du temps, il configure également les formes narratives qui cherchent à en rendre compte.

L'après-coup ne se soutient pas seulement de thèmes étiquetés « passés ». Il repose sur des dispositifs narratifs et énonciatifs qui formalisent sa temporalité particulière, ont recours à des modalités de production du sens telles que la rétrospection et l'ajournement, mobilisent des motifs tels que le retour, le supplément ou la secondarité. Car ce qui semble occuper, inquiéter ou fasciner tout un pan de la littérature contemporaine, ce n'est pas seulement le passé « en lui-même », comme objet de savoir ou de discours, mais la nature de ses liens avec le présent et, plus précisément, l'enjeu que représente la formalisation narrative de leurs rapports.

L'ancrage des narrateurs ou des personnages dans leur présent – ce présent « vivant » dans lequel le passé fait retour ou celui depuis lequel il s'agit de faire retour sur le passé – se présente ainsi comme une condition de possibilité de l'après-coup. La figuration de la consistance du présent dans le texte trace d'ailleurs une ligne de partage entre le « roman historique » et le « roman historien⁴² », entre le « roman familial » et le « récit de filiation⁴³ », entre l'autobiographie traditionnelle et le renouvellement de cette forme par de nombreux récits contemporains. L'inscription de la démarche d'écriture dans le texte, le fait de la commenter, la place faite à l'expérience de la remémoration font du récit un espace de confrontation des temps. La narration des événements passés est ainsi placée sous le signe de l'après-coup. Le récit d'enquête, lorsqu'il prend pour objet le passé historique ou familial, semble également reprendre à son compte ces modalités⁴⁴.

Le régime narratif de l'après-coup apparaît ainsi indissociable de la présence d'une subjectivité, prisme à travers lequel s'articulent, parfois de manière problématique, le passé et le présent, et se construisent leurs liens signifiants. Cet ancrage à la fois subjectif et temporel repose sur la double présence d'une mémoire et d'une voix desquelles dépend la possibilité du

⁴² Sur ces deux modalités opposées de représentation de l'Histoire je renvoie aux travaux d'Emmanuel Bouju.

⁴³ Sur cette distinction voir les travaux de Laurent Demanze et de Dominique Viart.

⁴⁴ Voir notamment DEMANZE Laurent, *Un Nouvel âge de l'enquête. Portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur*, Paris, Éditions José Corti, coll. « Les essais », 2019.

récit. En ayant recours à des dispositifs narratifs fondés sur une mise en scène de la parole ou de l'écriture, sur des situations d'interlocution ou du moins d'adresse, de nombreuses œuvres contemporaines qui se penchent sur un passé plus ou moins récent puisent dans la temporalité de l'après-coup leur dynamique narrative.

Les modalités du récit rétrospectif se renouvellent. Le présent n'y est plus anecdotique et l'expression de l'antériorité n'est plus une convention narrative. D'ailleurs, s'agit-il encore de raconter une histoire avec son lot de péripéties ? Certes il est aujourd'hui convenu de repérer un retour au récit ou un regain des normes romanesques, cependant on peut aussi relever que dans ces formes rétrospectives contemporaines, les événements ont tendance à se raréfier en proportion de l'accroissement de leur dimension problématique. Lacunaires, énigmatiques, opaques, engendrant trop ou trop peu de mémoire, formant une déchirure dans la trame de la vie ou de l'Histoire, ils font indéniablement question. L'événement a beau être de l'ordre de l'accompli, irrémédiablement effectué, son sens semble toujours être paradoxalement à venir, tributaire de ce supplément, éventuellement éclairant, que forme à son égard le récit. Quant à ce dernier, loin de former une structure surplombante, c'est dans ce peu d'événements disjoints de leur sens, cantonnés au silence, qu'il trouve son amorce comme sa raison d'être, sa relance comme ses empêchements. La temporalité dont rend compte la dynamique narrative de l'après-coup est donc liée à un type d'événementialité, ou plus précisément à une forme d'expérience particulière de l'événement.

Enjeux poétiques et théoriques

Dans cet ouvrage, j'appréhenderai cette triple dimension de l'après-coup – événementielle, temporelle, narrative – en m'appuyant sur un corpus restreint comprenant des textes de Nicole Caligaris, d'Annie Ernaux, de Philippe Forest, de Laurent Mauvignier et de Patrick Modiano.

La Honte (1997) et *Mémoire de fille* (2016) d'Annie Ernaux (1940-) appartiennent à une ligne singulière de la production de l'auteure qui répond à un projet de remémoration et d'objectivation d'expériences décisives de sa vie. *La Honte* relate une violente dispute parentale lors de l'été 1952 qui fait naître chez l'enfant un sentiment de honte sociale qui ne la quittera plus.

Ce texte met à l'épreuve du récit d'enfance le principe, instauré depuis *La Place* (1983), d'une écriture réflexive, dépouillée et sociologiquement informée. *Mémoire de fille* se concentre sur trois années à partir de l'été 1958, période à laquelle la jeune Annie D., comme la nomme la narratrice, est monitrice dans une colonie de vacances où elle connaît sa première relation sexuelle. Particulièrement brutale et suivie d'une succession d'humiliations, cette expérience aura de lourdes conséquences tant physiques que psychologiques que le récit retrace. Avoir choisi *Mémoire de fille* permet de mesurer les liens que ce texte entretient, à une vingtaine d'années d'intervalle, avec *La Honte* et d'interroger sur le caractère « tardif » de cette écriture longuement différée.

Dora Bruder (1997) relate les recherches menées par Patrick Modiano (1945-) autour de la figure d'une jeune fille disparue pendant l'Occupation allemande. Envisagé comme la reprise non fictionnelle d'un premier roman (*Voyage de noces*) ce texte emblématique de l'œuvre de l'auteur est particulièrement riche pour aborder le pouvoir de hantise de l'Histoire et les troubles qu'il engendre dans l'expérience du temps. *Dora Bruder* est à la fois un supplément à la mémoire de la jeune disparue et un récit d'enquête qui aménage sa propre incomplétude. L'œuvre romanesque de Patrick Modiano est particulièrement prolifique et la plupart des romans semblent entrer en résonance avec l'après-coup. Parmi ces nombreuses possibilités j'ai choisi de retenir *Accident nocturne* (2003) qui met en scène les errances d'un narrateur qu'un accident confronte soudainement à des pans oubliés et traumatiques de son enfance.

Nicole Caligaris (1959-) est l'auteure d'une œuvre protéiforme et audacieuse qui n'écarte pas un rapport expérimental à l'écriture. Son premier roman pour adultes, *La Scie patriotique* (1997), attire l'attention de la critique comme des universitaires. Publié en 2008, *Okosténie* est constitué d'un récit, celui qu'un ancien prisonnier enfermé et torturé par un régime autoritaire adresse à un interlocuteur venu manifestement recueillir son témoignage. Par son travail sur le brouillage référentiel, *Okosténie* offre un contrepoint particulièrement intéressant aux modalités les plus courantes de la représentation de la mémoire historique en littérature contemporaine. Le deuxième texte étudié, *Le Paradis entre les jambes* (2013), est une non-fiction narrée à la première personne qui revient une trentaine d'années plus tard sur le meurtre cannibale commis par Issei Sagawa que l'auteure

avait côtoyé à l'université et avec lequel elle avait entretenu une brève correspondance suite à son incarcération. *Le Paradis entre les jambes* tente de réfléchir à ces événements qui, outrepassant les limites qui régulent et organisent le fonctionnement de la société, confrontent au désordre.

Philippe Forest (1962-) commence à écrire en 1996 à la suite de la mort de son enfant. Cette expérience configure entièrement son écriture littéraire, souvent rapprochée de l'autofiction, qui s'élabore en parallèle de sa carrière d'universitaire et de critique. *Sarinagara* (2004) vient après les deux premiers romans publiés coup sur coup à la mort de l'enfant. Roman du deuil mais aussi de l'exil, *Sarinagara* est construit sur un principe d'alternance : trois chapitres sont consacrés aux vies de trois Japonais rassemblées sous le signe d'une commune confrontation au Réel et au désastre de vivre, tandis que quatre autres relatent l'errance du narrateur endeuilé au Japon, organisée autour des motifs de la perte et du retour. *Tous les enfants sauf un* (2005) revient dix ans plus tard sur l'expérience de l'hôpital, de la maladie, de la mort et du deuil. Cet essai pose un regard critique sur le rapport qu'entretient l'époque contemporaine avec ces derniers et remet explicitement en question l'idée d'une écriture thérapeutique.

De l'œuvre de Laurent Mauvignier (1967-) le présent ouvrage étudiera *Des hommes* (2009) et *Ce que j'appelle oubli* (2011). Le premier est un roman qui met en scène le retour brutal de la mémoire de la guerre d'Algérie, une quarantaine d'années plus tard, chez d'anciens appelés, et en particulier chez l'un d'eux nommé Rabut. L'expérience traumatique de la guerre forme l'objet central et pourtant sans cesse différé du récit. *Ce que j'appelle oubli* est une fiction basée sur un fait divers réellement survenu à Lyon en 2009 : des vigiles repérant un jeune homme en train de voler des bières dans un supermarché, l'entraînent dans la réserve et le battent à mort. Porté par une voix anonyme qui entend rendre justice au mort, rappeler ce qu'a été sa vie mais aussi sa mort, ce court texte se présente comme un monologue adressé au frère de la victime.

Ces dix textes constituent un terrain particulièrement riche pour l'étude des motifs de l'après-coup. Parallèlement, l'indéniable diversité générique, stylistique et thématique de ce corpus le rend représentatif d'un certain nombre d'orientations, parfois contradictoires, que prennent les écritures contemporaines et des différentes appropriations possibles de la temporalité de l'après-coup. À travers un travail comparatiste, il s'agira ainsi de

dégager des pensées et des poétiques de l'après-coup valables au-delà de ce corpus. À mesure que je circonscrirai ces dernières, je chercherai à mettre en relief des motifs récurrents (postériorité, secondarité, distance, ajournement, reprise, oubli, réveil) et des réflexions sur les enjeux formels que constituent le récit de l'événement comme expérience vécue, la représentation d'une temporalité non-linéaire et discontinue, la figuration d'une mémoire traumatique.

Quelques éléments forment d'emblée des points communs entre ces textes : les événements dont ils s'emparent et qui en sont le moteur sont tous de l'ordre de l'accompli vis-à-vis du moment où le récit s'amorce, la mémoire fait retour, l'enquête débute ou encore l'écriture commence. L'expérience de ce retour, volontaire ou non, sur les événements passés est subjectivée. Ainsi, tous les textes présentent des narrations à la première personne et mettent en scène des voix singulières qu'elles soient fictionnelles (*Okosténie, Des hommes, Ce que j'appelle oubli, Accident nocturne*) ou plutôt non fictionnelles (*La Honte, Mémoire de fille, Le Paradis entre les jambes, Sarinagara, Tous les enfants sauf un, Dora Bruder*).

Cet élément est d'importance car l'emploi récurrent de la première personne est ce par quoi se construit le présent à partir duquel les événements accomplis sont appréhendés. Comme je l'ai mentionné en début d'introduction, c'est la mise en scène, même ténue, de ce présent et de l'ancrage subjectif et temporel que forment ces voix, dont dépend la dynamique à la fois mémorielle et narrative de l'après-coup. En second lieu, la problématique de la voix conduit à aborder le corpus comme un ensemble de « récits » qui se tiendraient à la marge du roman, suivant la distinction conceptualisée par Dominique Rabaté⁴⁵, mais aussi de l'autobiographie dont la forme traditionnelle est rejetée de manière plus ou moins explicite par tous les auteurs concernés.

L'appréhension des textes comme « récits » entre en cohérence avec le fait que chacun d'entre eux trouve sa dynamique narrative dans un nombre très restreint d'expériences (fictionnelles ou non), au sens d'*Erlebnis*, parfois une seule, plutôt qu'il ne rassemble une multitude d'événements sous une unité supérieure : l'intrigue ou l'histoire d'une vie. La particularité de ce

⁴⁵ Voir en particulier RABATÉ Dominique, *Poétiques de la voix*, Paris, José Corti, 1999.

corpus est d'aborder cette problématique du vécu à travers un double biais : celui du point de vue subjectif des narrateurs sur leur expérience, mais également celui que forme le regard extérieur d'un narrateur sur l'expérience singulière d'un(e) autre, désormais disparu(e) (*Ce que j'appelle oublié, Dora Bruder*). Dans les deux cas, malgré sa dimension rétrospective, le récit se confronte à l'inachèvement fondamental du vécu, à l'impossibilité de conclure sur ces événements et de les inscrire dans une structure temporelle et narrative pleine.

Il me reste à aborder une question : à l'heure où Emmanuel Carrère passe du divan du psychanalyste au cabinet du psychiatre, comme il le raconte dans *Yoga*⁴⁶, au moment où Camille de Toledo, dans *Thésée, sa vie nouvelle*, se réfère à la transmission épigénétique des traumas d'une génération à l'autre⁴⁷, quel sens y a-t-il à mobiliser, d'un point de vue théorique, la « vieille théorie » de la *Nachträglichkeit* ? Quel intérêt représente la théorie du trauma en deux temps qui, au regard de la psychiatrie et des neurosciences actuelles, apparaît comme un anachronisme issu d'un champ de savoir et d'une pratique dont l'autorité ne cesse d'être critiquée et contestée ?

⁴⁶ « J'ai voulu le désastre autant que l'apaisement et sans cesse, insupportablement oscillé de l'un à l'autre. C'est pourquoi je me trouve non plus dans le cabinet d'un psychanalyste comme cela m'est si souvent arrivé au cours de ma vie, mais pour la première fois dans le bureau d'un psychiatre, cet homme doux et humain qui me prescrit de fortes doses d'un antipsychotique – bien que m'assure-t-il je ne sois pas psychotique – ainsi que d'un thymorégulateur, un régulateur d'humeur qu'on donne aux gens atteints de troubles bipolaires. », CARRÈRE Emmanuel, *Yoga*, Paris, P.O.L, 2020, p. 189.

⁴⁷ S'adressant à son frère mort, le narrateur dit : « le 21 avril 2017 Klosin A, Casas E, Hidalgo-Carcedo C, Vavouri T, Lehner B publient “Transgenerational Transmission of Environmental Information in *C. elegans*” où l'on apprend que les modifications du comportement d'un gène causées par UN SEUL TRAUMA en l'occurrence, un “stress thermique” peuvent s'observer pendant QUATORZE GÉNÉRATIONS comprends-tu ça, la façon dont la matière encode les chocs du passé, les traumas des guerres, les catastrophes que partout le Pouvoir induit ? [...] Jérôme, qu'en dis-tu ? combien de générations dois-je remonter en arrière pour apercevoir ces TRAUMAS ancrés dans la matière au cœur de nos gènes ? », Camille de Toledo, *Thésée, sa vie nouvelle*, Paris, Verdier, 2020, p. 227-229. Pour une analyse de ce texte et de ce passage voir LAUMIER Alice, « Fictions et contre-fictions du trauma dans *Thésée, sa vie nouvelle* », *Itinéraires*, juillet 2023.

La notion de trauma devient de plus en plus présente dans le champ de la littérature. Qu'il s'agisse des textes littéraires ou des textes critiques, le trauma est devenu un objet familier, en écho à sa diffusion et à sa reconnaissance dans la société depuis la fin du xx^e siècle. Du côté des études littéraires, la référence aux *trauma studies* anglophones ou encore l'émergence d'un « paradigme clinique⁴⁸ » en littérature française, susceptible de faire face aux traumas intimes ou collectifs, témoignent de la prépondérance de cette catégorie aujourd'hui et surtout de l'évidence qu'elle a peu à peu gagné pour les regards contemporains. Or, la mobilisation courante de cette dernière pour appréhender des textes littéraires et notamment ceux qui lui sont contemporains, se fait souvent au détriment d'un travail d'historicisation et de problématisation de cette notion exogène à la littérature. « De quoi parlons-nous quand nous parlons de trauma⁴⁹ ? » et quels gestes opérons-nous quand nous faisons du trauma un prisme interprétatif ? Comment ce dernier nourrit-il un imaginaire médical où l'idée thérapeutique est interdépendante de celle de pathologie ?

Passer par la *Nachträglichkeit*, avec sa dimension légèrement anachronique, provoque un désajustement heuristique qui permet justement de dénaturer la notion de trauma. Lorsqu'on se penche sur ce que le paradigme dominant a exclu, sur ce qui reste incompatible avec lui, c'est la constitution même de ce paradigme, ses implications, son historicité mais aussi ses limites qui deviennent visibles. Alors que le trauma tend à s'imposer comme une catégorie qui va de soi, universelle et anhistorique, la *Nachträglichkeit* permet d'en opérer la déconstruction, et par conséquent d'en interroger l'usage dans les études littéraires.

Ce faisant, cette appréhension oblique de la notion de trauma est aussi une manière de rendre sensible la façon dont les textes littéraires créent eux-mêmes des formes de décalages avec leur époque et portent sur elle un regard critique. Il s'agira ainsi de prendre au sérieux les réticences ou du

⁴⁸ Selon l'expression et la thèse d'Alexandre Gefen dans *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, José Corti, 2017.

⁴⁹ ROTHBERG Michael, « Beyond Tancred and Clorinda – Trauma studies for implicated subject », *The Future of Trauma Theory : Contemporary Literary and Cultural Criticism*, BUELENS Gert, DURRANT Samuel et EAGLESTONE Robert (dir.), New York, Routledge, 2013, p. XII.

moins les ambivalences manifestées par les textes de mon corpus à l'égard de la notion de trauma ou du paradigme thérapeutique. Tout en faisant écho à leur temps, les formes temporelles ou mémorielles que la littérature développe ne sont pas réductibles aux modèles qui font autorité. C'est cette marge et sa mise en œuvre dans les textes du corpus qui m'intéressera tout au long de ce travail, en particulier dans la deuxième partie.

Ainsi, à l'enjeu poétique, que j'ai dégagé plus haut, répond un enjeu à la fois historique et critique qui s'attachera à problématiser l'appropriation de la notion de trauma par les études littéraires.